Être ou ne pas être idiot : pour une histoire des représentations "singulières"

Autor(en): **Chaperon, Danielle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1995)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870468

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE IDIOT. POUR UNE HISTOIRE DES REPRÉSENTATIONS «SINGULIÈRES»

C'est dans le cadre d'un étude consacrée à un astronome populaire de la fin du XIXe siècle, que se sont imposées ces quelques réflexions théoriques sur les rapports entre littérature et savoirs. Plus précisément, c'est l'articulation entre *représentations collectives* et *représentations singulières* qu'il a fallu interroger à propos de ce qui n'apparaît d'abord que comme un épiphénomène : à savoir l'énorme importance, dans l'œuvre de Camille Flammarion, qui est accordée à l'énonciation. Dans cette omniprésence du sujet (et de celle, fictive, de son interlocuteur), qui trahit l'investissement personnel des contenus scientifiques présentés, on reconnaîtra un symptôme de *littérarité*.

1. A propos d'une thèse sur Camille Flammarion

Depuis quelques années, l'histoire des pratiques culturelles semble découvrir la vulgarisation scientifique du XIXe siècle : abondante, envahissante, conquérante jusqu'à l'arrogance. Il faut que l'on soit resté longtemps myope pour ne pas l'avoir considérée plus tôt, tant elle occupe, en volume éditorial, un territoire vaste et prestement conquis. Grâce à plusieurs recherches récentes[1], voilà qu'aux côtés de l'inévitable et atypique Jules Verne — le seul qui jusque-là avait émergé de l'oubli dans lequel était tombé le genre après la première guerre mondiale — surgissent d'autres personnages : Louis Figuier, Victor Meunier, Gaston Tissandier... et Camille Flammarion. Cet astronome prolifique ne

---

1. Voir par exemple: *La Science pour tous : Sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914,* éd. B. Béguet, Paris : Bibliothèque du CNAM, 1990; Daniel RAICHVARG et Jean JACQUES, *Savants et ignorants, une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris : Seuil (Science ouverte), 1991; *Science pour tous, Romantisme*, 65 (1989).

manque en effet jamais aux répertoires et aux arpentages de ce corpus réinventé par les historiens ; il a droit ici à un chapitre, là à une notice, et toujours à quelque commentaire étonné. Pourtant la recherche que j'ai entreprise ne tente pas de dilater la notice, le chapitre ou le commentaire de l'historien, aux dimensions de la thèse[2]. Si le tour en est résolument monographique, celle-ci ne se veut pas la biographie d'un vulgarisateur emblématique où serait contée, grâce une focalisation judicieuse, la naissance d'un genre spécifique. Eriger Flammarion en prétexte édifiant d'une étude de sociologie des champs à la Bourdieu serait pourtant passionnant, tant la vulgarisation est, dans sa carrière, l'objet d'un débat qui met en jeu des idéologies en même temps que des savoirs, des valeurs économiques et que des capitaux symboliques. Mais mon intérêt pour l'œuvre de Flammarion est tout autre, et justifie qu'il se soit manifesté au sein d'un travail de littérature française.

Le statut textuel, labile et paradoxal, du livre de vulgarisation — il estompe une délimitation des champs scientifiques et littéraires que le XIXe siècle venait à peine de définir — n'est pas seulement défendu par Flammarion dans des déclarations ou des manifestes (ce dont maints vulgarisateurs sont coutumiers), il est problématisé au sein même de son œuvre, et sous une forme qui n'est pas indifférente. En effet Flammarion distingue clairement dans sa bibliographie, des *ouvrages philosophiques*, des *variétés littéraires*, des manuels d'*astronomie pratique* ou d'*enseignement de l'astronomie*, des volumes consacrés aux *sciences générales*. En nombre de pages la production que je qualifierai de «fictionnelle», ne représente qu'une part congrue de l'énorme résultat éditorial de sa longue activité. L'hypothèse qui guida mon travail est que «l'îlot littéraire», si exigu qu'il paraisse, est le foyer spéculaire où l'œuvre protéiforme du vulgarisateur à la fois se rassemble et se représente. C'est dire que le «noyau littéraire» de la production flammarionienne (romans, contes, récits, nouvelles, méditations) n'est pas seulement l'occasion ponctuelle de l'expression d'un écrivain refoulé, d'un romancier brimé par les exigences du genre auquel il se dévoue par conviction politique et philosophique : une tension s'y révèle qui anime, à des degrés divers, l'œuvre dans son entier.

---

2. Cette thèse a été soutenue à l'Université de Lausanne, le 18 janvier 1995.

2. *L'idiot au service de l'histoire des représentations*

L'étude est donc résolument *littéraire*. Plus, elle exige que soit posée la question même de la définition de la littérature. Certes elle s'intègre d'abord dans le cadre général d'une *histoire culturelle* (qui englobe l'histoire des mentalités et l'histoire des idées, selon une terminologie déjà ancienne). Les relations qui unissent ces deux domaines de la recherche sont souvent fort simples : l'historien se sert du texte littéraire plus pour illustrer que pour documenter — car il est méfiant — les «imaginaires» qu'il reconstitue à partir de documents de tous ordres ; le «critique littéraire», à l'inverse, convoque l'histoire afin d'isoler, dans le texte qu'il étudie, ce qui appartient en propre à son auteur. L'un se voue au collectif, l'autre au singulier. Mais il y a beau temps que tant du côté de l'historien que du côté du «littéraire» on s'est interrogé sur l'apparente simplicité des relations entre les deux champs d'étude.

On s'est vite rendu compte en effet, qu'il devait y avoir quelque chose entre le texte et son contexte historique, quelque chose comme l'occasion, rarement manquée, d'une *transformation* qui compliquerait toujours les relations entre l'histoire et l'histoire littéraire. Ce «quelque chose», on essaya de le comprendre en empruntant à un autre domaine des sciences humaines. C'est l'anthropologie, en effet, qui se charge de rappeler que les hommes ont toujours tenté de soumettre le désordre du monde à des formes intelligibles, des *formes symboliques* dirait Cassirer. On préférera dire qu'ils médiatisent leur relation au monde à l'aide de *représentations*. L'histoire culturelle participe donc d'une *histoire des représentations*. Tous les savoirs, qu'ils soient scientifiques, philosophiques, religieux, sont ainsi d'ordre symbolique, chacun modélisant à sa façon les faits, les actions, les êtres. Pour certains, la littérature ne serait que l'un de ces modes représentatifs grâce auxquels l'homme élabore une intelligibilité du monde qui l'entoure et dans lequel il se voit agir. D'autres, en revanche, accordent à la littérature une fonction différente, qui serait celle, non pas d'ajouter à l'arsenal des représentations, mais de rendre compte à sa manière, de celles que les savoirs ont élaborées[3] et

3. Ce que Claude Reichler appelle une «double modélisation». Voir *Essais sur l'interprétation des textes*, éd. C. Reichler, Paris: Minuit, 1988.

que les élites (politiques et / ou intellectuelles) diffusent ou imposent. On se souviendra que Roland Barthes avait déjà formulé une telle intuition :

> Si, par je ne sais quel excès de socialisme ou de barbarie, toutes nos disciplines devaient être expulsées de l'enseignement sauf une, c'est la discipline littéraire qui devrait être sauvée, car toutes les sciences sont présentes dans le monument littéraire. [...] Cependant, en cela véritablement encyclopédique, la littérature fait tourner les savoirs, elle n'en fixe, elle n'en fétichise aucun; elle leur donne une place indirecte, et cet indirect est précieux[4].

Cet indirect est précieux, en effet, pour ne pas en revenir à la fonction d'illustration qui fut longtemps assignée aux textes littéraires. La littérature ne rend pas compte directement des représentations en cours à une époque et en un lieu donné. Ou alors elle ne le fait qu'au prix d'une fiction théorique. Pour preuve, nous citerons la préface de l'ouvrage qu'Alain Buisine a consacré à l'œuvre de Pierre Loti : «Est-il relativement défendable et honorable ou complètement dégradant et avilissant de consacrer plusieurs années de travail à l'œuvre de cet officier de marine ?», s'interrogeait-il avant de dresser le bilan de ladite œuvre : pacotille sentimentale, mièvrerie petite bourgeoise, racisme, colonialisme exotique...

> Le bilan est terrible et, qui plus est, maintes de ces accusations seraient difficilement contestables. Loti n'est certes pas recommandable. Et ne comptez pas sur moi pour le sauver [...]. Je vais dans un premier temps sérieusement aggraver son cas: en outre Loti n'est vraiment pas intelligent[5].

Pourquoi donc s'intéresser à Loti ? Justement parce qu'il est *idiot*:

> Justement parce que ses déficiences critiques et culturelles, ses ignorances et ses inaptitudes réflexives le rendent beaucoup plus perméable aux imaginaires de son époque, le conduisent à prendre

---

4. Roland BARTHES, *Leçon*, Paris : Seuil, 1978, p. 18-19.

5. Alain BUISINE, *Tombeau de Loti*, Lille : Atelier National de reproduction des thèses, 1988, p. 14. La préface est intitulée «L'idiot». On trouvera le même postulat chez des historiens: «Des études biographiques ont démontré que chez un individu médiocre, en lui-même privé de relief et pour cette raison précisément représentatif, on peut observer comme dans un microcosme les caractéristiques d'une entière couche sociale à une époque historique donnée». (Carlo GINZBURG, *Le Fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris : Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique, 1980, p. 16).

> infiniment plus de risques que d'autres écrivains sans nul doute plus intelligents et mieux informés. Pas de meilleure plaque sensible que Pierre Loti[6].

Voilà donc un auteur qui rend compte fidèlement — rien de plus fidèle qu'une plaque photographique — des «imaginaires de son époque», en raison même de sa nullité intellectuelle. Les conséquences sont importantes. Vouloir en effet trouver dans les œuvres littéraires le reflet des représentations collectives (des «imaginaires de leur époque»), c'est postuler que leur auteur manque d'intelligence critique et d'aptitude à la réflexion. Le critique intéressé par ces représentations serait-il condamné à débusquer, dans les lisières du canon officiel, quelque idiot de service ? Plus qu'à le débusquer, à le déterminer a priori. Au nom de quelles connaissances «historiques» préalables à l'étude des textes ? Le risque est trop grand, semble-t-il, de s'enfermer dans un très étroit cercle herméneutique. Mieux vaut sans doute évacuer la question de l'idiotie (et du génie par la même occasion) et admettre que quelle que soit sa valeur intellectuelle, un auteur prend parti individuellement sur les représentations qu'il nous donne à voir — qu'il *interprète* des savoirs, selon le concept proposé par Claude Reichler, ou qu'il les *dramatise* sans les *fixer* selon les mots de Roland Barthes :

> La science est grossière, la vie est subtile, et c'est pour corriger cette distance que la littérature nous importe. D'autre part, le savoir qu'elle mobilise n'est jamais entier ni dernier; la littérature ne dit pas qu'elle sait quelque chose, mais qu'elle sait *de* quelque chose; ou mieux: qu'elle en sait quelque chose — qu'elle en sait long sur les hommes. [...] Parce qu'elle met en scène le langage, au lieu de simplement l'utiliser, elle engrène le savoir dans le rouage de la réflexivité infinie: à travers l'écriture, le savoir réfléchit sans cesse sur le savoir, selon un discours qui n'est plus épistémologique, mais dramatique[7].

L'écriture littéraire se charge en effet d'expérimenter les savoirs, de les mettre en crise. Par la fiction (ou par l'autobiographie) elle donne à constater leur pouvoir ou leur faiblesse. En décrivant ce qui résiste aux savoirs (l'homme, le monde), elle les *dramatise,* en effet. C'est ce que je vais tenter de démontrer grâce à l'œuvre de Camille Flammarion.

---

6. Alain Buisine, *Tombeau de Loti,* p. 14.
7. Roland Barthes, *Leçon*, p. 19.

3. Dramatisation

Comment définir, dans ce contexte, l'écriture d'un vulgarisateur comme Flammarion ? Au premier abord, celui-ci ne revendique le statut de «littérateur» qu'au gré d'un conception utilitaire de la littérature. Fidèle certainement à la formation qu'il a suivie, il n'envisagerait l'écriture que dans le cadre d'une rhétorique, d'une stratégie de séduction. Etre littérateur, ce serait alors maîtriser un ensemble de dispositifs discursifs afin de les mettre au service de la diffusion des sciences. Mais Flammarion ne se contente pas de présenter agréablement la science qu'il popularise. Il cherche à persuader de la nécessité de la diffuser, de la partager, de la posséder. Le vulgarisateur, en même temps qu'il transmet un savoir, exhibe sans cesse le don qu'il en fait. Flammarion va d'autant plus insister sur la valeur de ce don qu'il fait *en son nom propre* au public, qu'il va exagérer la réticence (par ailleurs bien réelle) des savants de l'institution à partager leurs connaissances. Il y a du Robin des Bois chez le vulgarisateur : il s'agit bien de dérober les richesses du savoir aux accapareurs pour les distribuer aux plus démunis. Le savoir est l'objet d'une communication «hors la loi». Cette opération est déjà de la littérature qui «met en scène le langage, au lieu de simplement l'utiliser». En effet Barthes rappelle que le savoir est un *énoncé*, alors que l'écriture est une *énonciation*[8]. L'énoncé scientifique «normal», se présente comme le produit d'une absence de l'énonciateur. Toute trace de cet énonciateur est effacée pour que l'énoncé puisse se présenter comme un *énoncé théorique*, un *énoncé de réalité*. L'énonciation vulgarisatrice expose sans cesse, quant à elle, la place du sujet, dans le désir même que celui-ci a de se proposer à l'identification de son lecteur. Cette énonciation est une mise en situation, ou mieux, une mise en scène de l'énoncé qui, chez Flammarion, est l'effet immédiat d'un imaginaire perlocutoire. Ainsi le *je* (et le *vous*) fait-il sans cesse surface dans ses volumes strictement pédagogiques. Engager les interlocuteurs dans une fiction, comme il le fera très vite dans ses romans, n'est qu'un pas de plus, et non pas l'effet d'un saut générique. La mise

---

8. «On peu imaginer un texte linguistique de grande étendue — un traité scientifique par exemple — où *je* et *tu* n'apparaîtraientt pas une seule fois.» (Emile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris : Gallimard, 1966, p. 252).

en scène romanesque de deux personnages — un vulgarisateur et un(e) «vulgarisataire» — ne fait qu'accomplir toute la part «didascalique» dont s'accompagnait déjà l'énoncé didactique, mais surtout elle permet de démontrer l'efficacité du discours de l'un à modifier l'être de l'autre. La science se donne comme l'objet d'un échange entre deux sujets déterminés, engagés dans une relation très intime et très dynamique. L'acte vulgarisateur est bien un drame, avec ses personnages, son intrigue, ses péripéties, son dénouement.

4. Appropriation

Mais avant même de le transmettre à son «vulgarisataire», et pour justifier cette transmission, le vulgarisateur a du conquérir son savoir. Fils d'un petit entrepreneur de village dont la faillite le contraint à renoncer à ses études et à commencer un apprentissage d'ouvrier ciseleur à Paris, Flammarion est autodidacte. Il se plaît à rappeler que l'abus des livres fut cause, à la fin de son adolescence, d'une grave maladie. Il est donc lecteur avant tout. La culture savante (philosophie, littérature, science) est l'objet d'une voracité brouillonne mais surtout d'une appréhension d'autant plus singulière qu'elle échappe à l'enseignement supérieur et qu'elle se conçoit sous la forme d'une revanche sociale. Flammarion est un *braconnier* de la culture savante, pour reprendre le terme de Michel de Certeau[9]. C'est l'occasion de rappeler, avec Roger Chartier, que la «nouvelle histoire» de la fin des années quatre-vingt a reconnu «les capacités inventives des sujets, aptes à détourner et à modifier les déterminations collectives[10]», que parallèlement à une *histoire des représentations*, il y a une *histoire des appropriations*. Force est de constater que Flammarion refuse les injonctions dictées par les textes scientifiques. L'usage qu'il en fait est la plupart du temps illégitime. Il «bricole» un système philosophique et (pseudo-)scientifique cohérent avec des représentations originairement incompatibles. Il n'hésite pas à appliquer les théories évolutionniste à la réincarna-

---

9. Michel DE CERTEAU, *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris : Folio essais, 1990.

10. Roger CHARTIER, «Le monde comme représentation», *Annales ESC*, 6 (nov.-déc. 1989), p. 1505-20.

tion, ou à extrapoler les résultats de l'astronomie physique afin de décrire des créatures extra-terrestres. Contrairement à ce qu'affirmait de Certeau, qui ne voyait dans le vulgarisateur qu'un instrument de la «promotion socio-économique» des représentations, Flammarion est déjà un «utilisateur» et un «manipulateur» de ces représentations. Le plus important étant que de cette appropriation personnelle (qui répond à certaines exigences psychologiques qui lui sont propres) il fasse du texte ; que de ce qu'il *fabrique*, il fasse profession. Pourquoi ? Certainement parce que cette activité lui permet de faire fortune, mais surtout parce qu'il suppose sincèrement que les savoirs scientifiques doivent aider à vivre — et à mourir. La vulgarisation est à maints égards chez Flammarion, une réaction confuse aux insupportables vérités révélées par la science : l'homme n'est qu'un élément de la chaîne animale, les êtres sont déterminés par leur hérédité, la Terre n'est qu'une poussière dans l'univers.

5. Science et littérature

C'est dans ce geste d'appropriation singulière que l'on a pu voir l'opération littéraire par excellence[11]. Le savoir scientifique est moins testé sur les objets du monde que sur le sujet qui doit s'y confronter. Flammarion, en tant qu'énonciateur désigné, expérimente sur lui-même l'efficacité du savoir à régler la question de l'intégration du sujet au monde. Or c'est encore une fois l'écriture qui montre cette «exposition» du sujet aux énoncés scientifiques. Tous les textes de Flammarion établissent une chronique mouvementée des effets que le savoir astronomique produit sur lui, et ils sont loin d'être aussi triomphants et bénéfiques qu'on pourrait l'attendre. L'appropriation du savoir est une aventure et un danger parfois.

Comme le rappelait encore de Certeau[12], il y a une homologie entre la manière dont un sujet s'approprie la langue et sa liberté face aux représentations qui lui sont proposées par les élites : «Le discours permet l'émergence de la subjectivité[13]». Mais il y a

---

11. Voir Claude REICHLER, «La littérature, pour une anthropologie historique interprétative», *Lettres actuelles*, 3 (oct.-nov. 1993), p. 61-65.
12. M. de Certeau, *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, p. 13.
13. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 262.

peut-être plus qu'une homologie dans le cas où le lecteur se fait producteur de textes. En effet, c'est en exhibant l'acte de l'énonciation vulgarisatrice que Flammarion se présente comme un individu singulier qui, s'étant approprié des représentations, les ayant éprouvées sur lui, juge nécessaire que d'autres fassent la même expérience. C'est aussi par des modèles narratifs traditionnels que Flammarion peut présenter des fictions qui sont autant de fantasmes de l'efficacité de son discours. Ces modèles littéraires entraînent aussi Flammarion dans une spirale infernale : «à travers l'écriture, le savoir réfléchit sans cesse sur le savoir». Son bel optimisme progressiste va être menacé *sans cesse* par la littérature. Rien n'est plus étrange que ces élans lyriques qui se mettent à la traverse des descriptions astronomiques quand celles-ci sont trop angoissantes pour le sujet. C'est dire si l'expérimentation sur soi de l'efficacité des modèles scientifiques est parfois catastrophique. Rien de moins propre à exalter l'homme — en tant qu'individu singulier — que l'astronomie. On en vient à penser que la mémoire littéraire de Flammarion est le véhicule d'un véritable retour du refoulé : pour vivre heureux il faudrait parfois ne rien savoir de l'astronomie.

La littérature est ainsi le moyen pour Flammarion de travailler ses propres contradictions. Pris entre un modèle positif et un modèle spiritualiste d'explication du monde, le réemploi littéraire (issu particulièrement du romantisme) signale à chaque fois, au sein même des discours techniques, une sorte de vacillation. C'est dans l'écriture que se confrontent une vision progressiste et optimiste de la nature et de l'homme d'une part, et une tentation mélancolique et désespérée d'autre part. Cette tension entre une instrumentalisation de l'écriture mise au service du savoir, et le «retour du littéraire romantique» est tout à fait singulière.

6. L'idiot ?

Si je voulais, à mon tour, faire un «bilan» de l'œuvre de Camille Flammarion, j'en arriverais peut-être à un résultat aussi déplorable que Buisine au sujet de Pierre Loti. Flammarion est aussi raciste, paternaliste envers les femmes et le peuple que bien des hommes de son temps. Sa participation aux représentations collectives de la fin du XIXe siècle ne fait pas de doute. Pourtant, c'est précisément parce qu'il a voulu — imprudemment peut-être

— s'emparer de la littérature[14], qu'il parvient à dénoncer l'incapacité de tous les savoirs, quelle que soit leur origine, à assurer à l'homme une place confortable dans l'univers. Flammarion, parce qu'il voulut être «littérateur», oublia très souvent d'être «idiot».

Danielle CHAPERON
Université de Lausanne

14. Il prophétisait d'ailleurs que toute littérature qui ne se mettrait pas au service de la diffusion des savoirs était à moyen terme vouée à disparaître.